

Prologue

Cathy
Crossroads, Caroline du Nord
Janvier

Avant l'accident, je n'avais jamais eu besoin de la pénombre pour séduire un homme. J'en impressionnais des millions sous les projecteurs aveuglants, le long des tapis rouges de Hollywood, sous les flashes des appareils photo aux Oscars, sur les plages ensoleillées de Cannes. Les belles femmes n'ont pas peur de lire le désir dans les yeux inquisiteurs des hommes ou l'amertume dans ceux de leurs rivales jalouses. Les belles femmes apprécient la lumière la plus crue. Autrefois, j'étais la plus belle femme du monde.

Aujourd'hui, j'ai besoin de la nuit, de l'obscurité, des ombres.

— Pose ce revolver, lui ordonnai-je tout en laissant mon soutien-gorge et mon pull tomber à terre.

Derrière moi, la pleine lune brillait dans le ciel étoilé au-dessus des montagnes enneigées, accentuant la silhouette de Thomas et la mienne. L'air froid décolorait mon souffle tremblotant. Sous mes pieds nus, l'herbe brune et givrée étincelait. Seule la lune éclairait notre monde ; aucune lampe ne luisait à une fenêtre lointaine, aucun avion de ligne ne clignotait au-dessus de nos têtes. Cette nuit-là, nulle âme ne vivait dans ces anciennes

montagnes de Caroline du Nord. Cette nuit-là, il n'y avait que Thomas, moi et l'obscurité qui croissait en nous.

— Je te le demande une dernière fois, Cathy ! s'exclama-t-il d'une voix empâtée mais ferme. Va-t'en !

Il n'était pas du genre à bredouiller, même ivre mort.

Je déboutonnai mon jean. Mes mains tremblaient. Je ne pouvais m'empêcher de fixer le revolver datant de la Seconde Guerre mondiale qu'il tenait avec désinvolture, le bras droit plié, le canon pointé vers le ciel. Ancien architecte spécialisé dans la conservation du patrimoine, Thomas respectait le travail artisanal, y compris l'arme avec laquelle il comptait se suicider.

Lentement, je baissai mon pantalon puis ma culotte. La peau balafrée de ma cuisse droite picota au contact de la toile de jean. Je pivotai afin de la cacher du clair de lune et d'illuminer le seul côté gauche de mon corps et de mon visage. Une moitié de moi était encore parfaite. Quant à l'autre...

Mes habits entassés à mes pieds, je me présentai à lui complètement nue, enveloppée du seul clair de lune. Une brise importune léchait ma peau ravagée. Je mourais d'envie de me couvrir le visage, de cacher la laideur de mon corps. Thomas m'observa sans bouger, ni parler ou respirer.

Il ne veut pas de moi.

— Thomas, continuai-je calmement, je ne suis plus que l'ombre de moi-même, mais tu préfères vraiment te tuer plutôt que me toucher ?

Pas un mot. Pas la moindre réaction. Je voyais à peine son visage dans l'obscurité. Peut-être valait-il mieux ? La honte me submergea telle une vague glacée. Moi qui m'étais pavanée devant la terre entière sans douter une seconde de moi-même... Je lui tournai le dos pour lui cacher ma déception d'avoir échoué.

— Si tu poses ton revolver, je m'habille et nous oublions ce qui vient de se passer.

Des bruits de pas pressés retentirent derrière moi et avant que je ne me retourne, ses bras m'enserraient. Ses mains effleurèrent ma peau nue. Je lui montrai le côté intact de mon visage, mais ses lèvres cherchèrent l'autre côté et embrassèrent brutalement la chair meurtrie. Je pleurai de soulagement. Lui aussi. Peu importait ce que nous réservait l'avenir, je lui avais sauvé la vie cette nuit-là. Et en retour, il avait sauvé la mienne. L'espoir réside dans le miroir que nous conservons au fond de nous, l'amour voit ce qu'il veut bien voir et seule la beauté intérieure compte.

Parfois, ce vœu pieux vous aide à survivre.

1

Thomas
Dix mois plus tôt
Le jour de l'accident

Ce n'était jamais bon signe quand je me réveillais le samedi au coucher du soleil à l'arrière de mon pick-up sur le parking recouvert de gravillons du café. Terrassé par une sale gueule de bois, j'avais passé la journée à ronfler dans un sac de couchage sur la tôle rouillée. Peu après mon installation à Crossroads, j'avais fièrement sauvé cette Chevrolet de soixante ans d'une décharge en pleine montagne où elle croupissait. J'étais architecte, pas mécanicien, mais comme ma spécialité consistait à préserver les objets, je ne pus résister à un tel défi.

Honnêtement, ma bonne vieille Chevrolet méritait mieux que de stationner le week-end entier sous les chênes géants du café. Les arbres hébergeaient une immense famille d'écureuils infernaux qui ne cessaient de crotter sur la voiture et sur... moi. Lors de leur grand ménage de printemps, c'était avec une joie non feinte qu'ils jetaient leurs glands pourris sur la carrosserie.

Lorsque des morceaux de coquille rebondirent sur mon front, j'ouvris des yeux blafards. Et là, je manquai vomir quand je reconnus la forte odeur musquée

de feta avariée qui emplissait mes narines. Les yeux mi-clos, je dévisageai un petit bouc blanc qui mâchonnait sereinement à ma droite. Des morceaux de plastique noir tombaient de sa bouche. Tel un chien se délectant d'un os, il était en train de détruire mon nouveau téléphone portable.

— Et allez ! Un de plus... grommelai-je.

Je balayai les glands et les morceaux de portable de ma barbe.

— Dites au concierge que je souhaite me plaindre de la manière dont on réveille les clients de cet hôtel. Si le service d'étage ne s'améliore pas, je regagnerai ma confortable demeure où je boirai jusqu'à plus soif. Un homme ne peut-il donc pas dormir toute la journée dans son pick-up sans être dérangé ?

Crac. Banger, le bouc, me regarda avec un air innocent tandis que le dernier morceau de téléphone se désintégrait entre ses dents. Des fragments de coque s'échappaient de ses lèvres blanches et poilues. Je poussai un long soupir.

— De toute façon, je n'en voulais pas de ce téléphone.

Si mon frère cessait de me le remplacer, Banger s'intéresserait peut-être à des choses plus nourrissantes comme des enjoliveurs par exemple ! Depuis Chicago, John ne souhaitait pas que je me transforme en technophobe. Tant que je possédais un portable, pensait-il, je ne finirais pas par éclairer ma cabane à la lanterne, comme ces opposants à toute forme de technologie. Ou par me tuer.

Pour la lanterne, je ne m'inquiétais pas.

Je m'étirai avec précaution afin de rappeler à chaque partie de mon corps que nous formions une équipe soudée. Estomac barbouillé, œil terne, migraine, dos raide. Le reste de ma personne n'avait que trente-huit

ans, mais après quelques heures à l'arrière du pick-up, mon dos aurait bien postulé pour une carte vermeil.

Un grondement me tira de ma torpeur. Je clignai des yeux quand un énorme 4 × 4 flambant neuf passa devant moi et se dirigea vers la dernière place disponible sur le parking du café. Bouche bée, des enfants tirés à quatre épingles me désignèrent du doigt derrière les vitres. *Maman, qu'est-ce qu'il fait le type bizarre dans sa voiture bizarre avec cette chèvre ?* Une femme pivota sur le siège passager et me dévisagea avant de s'adresser aux enfants. *Arrêtez tout de suite. Ce n'est pas poli de fixer les hommes des montagnes qui dorment avec leur bétail. Ne le provoquons pas.*

Quoi qu'elle ait pu dire, sa progéniture se rassit à sa place et détourna le regard. Je leur adressai un signe de main enjoué. Et la beauté intérieure, alors ?

Mon stock personnel de beauté se trouvait ici, à Crossroads, une petite vallée encaissée dans les montagnes reculées à l'ouest de la Caroline du Nord. Là, une vieille route appelée la piste d'Asheville et une autre encore plus vieille mais non goudronnée, le sentier de Ruby Creek, se croisaient devant un groupe de bâtiments – une ancienne ferme, une vieille cabane en rondins, une rangée de baraques blanchies à la chaux et deux pompes à essence sous un auvent en fer-blanc. Ce carrefour rassemblait une épicerie, une station-service, un bureau de poste, une friperie, un café-restaurant. Ce lieu possédait un nom qui résumait bien l'esprit, les moyens d'existence et le tournant que prenaient les vies qui s'y rencontraient.

Le Crossroads Café. Le café à la croisée des chemins.

Je n'étais pas forcément un citoyen honnête de Crossroads, mais j'avais gagné le respect des gens influents de la communauté. Ou du moins leur indulgence.

Je me rendis soudain compte que ma longue barbe brune était mouillée. Ainsi que ma tête, ma

queue-de-cheval, mon visage et, lorsque je soulevai ma barbe, le devant de mon maillot vintage des New York Giants. Trempé. Sacrilège !

C'est alors que je remarquai le message coincé sous le collier de Banger. Il était rédigé au marqueur noir sur un morceau de carton comportant le logo des sucres Dixie Crystals.

*Thomas Mitternich,
Amène tes fesses dans ma cuisine à 18 h 30.
Cathryn passe à la télé. Cela fera le plus grand
bien à tes yeux injectés de sang. Sinon, compte sur
moi pour revenir avec un autre seau d'eau.
Tendrement,
Molly*

Cathryn Deen. Je n'avais jamais rencontré cette femme, même si je savais évidemment qui elle était. Tout le monde savait qui elle était : une star du cinéma, le glamour à l'état pur. On ne pouvait pas parler d'actrice mais quelle importance cela faisait-il de nos jours ? Elle était belle à damner un saint et incroyablement vive. Ses films rapportaient gros et des photos d'elle paraissaient toutes les semaines à la une des magazines les plus en vue. Après avoir épousé un nabab prétentieux, elle avait récemment lancé sa propre marque de cosmétiques Perfection. Les pygmées amazoniens et les gardiens de yacks mongols vivant dans des huttes au fond de la toundra russe savaient qui elle était. Même à Crossroads, la communauté montagnarde la plus retirée de la côte Est, on pouvait citer la couleur préférée de Cathryn Deen (le vert émeraude, comme ses yeux), son passe-temps favori (le shopping à Paris), et quelles fleurs (des roses blanches couvertes de paillettes d'or à 24 carats) décoraient le kiosque lors de son mariage très onéreux et très privé à Hawaïi.

En revanche, les habitants de Crossroads ignoraient pourquoi elle ne se rendait jamais à la ferme qu'elle avait héritée de sa grand-mère, au nord de la vallée, pourquoi elle ne répondait jamais aux amicales cartes d'anniversaire et de Noël que lui envoyait sa lointaine et dévouée cousine Molly, propriétaire du café et maire officieux de Crossroads. Aux yeux de tous les résidents de cette vallée montagnaise reculée, moi y compris, Molly était une reine. Aux yeux de Cathryn Deen, Molly n'était apparemment personne.

Je n'appréciais pas cette attitude.

Les yeux plissés, je m'extirpai du pick-up et je me redressai. Après avoir jeté un regard poli dans toutes les directions, j'avançai entre la voiture et le chêne, je soulevai mon maillot détrempé, je défis mon jean et j'urinai sur les racines apparentes de l'arbre.

— Prends ça ! lançai-je aux écureuils et à Cathryn Deen.

Banger lâcha mon téléphone en ruine et sauta à terre. Un de ses sabots fourchus écrasa gentiment ma basket, tandis que sa tête heurta mon genou gauche. Sa corne perça le jean avant de s'enfoncer dans le creux de ma rotule. Pendant une minute, je vis une multitude d'étoiles.

Après la pluie d'étoiles, je lui frottai le crâne entre les oreilles.

— Si Dieu existe, dis-je au bouc, Il a fait de toi ma conscience.

Muni d'un autre maillot des Giants et d'un slip propre (quand on se réveille souvent en public, c'est toujours une bonne idée d'avoir des habits de rechange dans son pick-up), je m'éloignai de l'arbre en boitant. La couche de gravillons était peut-être finement broyée mais le granit résonnait sous chacun de mes pas.

J'avançai sur la pointe des pieds sans parvenir à en assourdir le bruit.

Une cathédrale céleste et rocheuse apparut devant moi. J'inspirai quelques bouffées d'air pur qui me revivifièrent. La lumière du soir projetait sur la vallée des ombres bleutées. Les Ten Sisters Mountains qui l'encerclaient telle la croûte épaisse d'un soufflé arboraient des reflets dorés et vert menthe parmi des filaments de brume argentée. Je me dirigeai vers un vieux banc d'église installé au bord de la route et m'assis avec bonheur sur la planche usée en châtaignier. Le bitume gris et vieillissant de la piste d'Asheville se craquelait et cloquait devant moi. Ses bords effrangés disparaissaient parfois sous des touffes vertes d'armérias parsemées de petites fleurs de lavande.

Les chevaux-vapeur modernes pouvaient vous emmener à Crossroads et vous ramener à la civilisation dans la journée. La route sillonnait les contreforts des montagnes des Ten Sisters, traversait la vallée herbeuse, faisait un détour par le café avant de croiser le sentier de Ruby Creek. Pour finir, la piste se dirigeait vers l'ouest et le chef-lieu du comté, Asheville. Aux heures de pointe, nous autres locaux voyions passer, disons... une voiture toutes les dix minutes.

Ce qui me convenait à la perfection.

Adossé au vieux banc, je respirai l'air et appréciai la vue. Chaque soir au printemps, les Ten Sisters se couvraient de brouillard blanc et disparaissaient telles des îles dans une douce mer d'écume. C'est pour cette raison que les pionniers nommèrent les Appalaches à l'ouest de la Caroline du Nord les « Smokies », les montagnes qui fument.

L'air et le paysage parvinrent presque à effacer ma gueule de bois. Presque.

— Thomas ! Tu as l'intention de glander dehors encore longtemps ?

La voix traînante et grinçante de Molly me vrilla les tympans. Grimaçant, je pivotai en sa direction.

À l'entrée du café, Molly était accoudée à la rambarde du porche – ange nourricier, maternel et dodu patientant sous le halo chaulé d'un porche de restaurant –, entourée de demi-tonneaux remplis de fleurs et de rocking-chairs défoncés.

Comme tout ce qui subsistait à Crossroads, Molly Whittlespoon semblait être la combinaison parfaite du besoin, du manque et du réconfort. Son tablier de chef attaché de travers sur un T-shirt rose et moite indiquait : « Comme disent les filles du Sud, Saindoux, priez pour nous ! » Une manique dépassait de la poche arrière de son jean blanc de farine. À cet instant, un écureuil détala sur la rambarde, sauta à côté de ses sandales à semelle épaisse et chipa une cacahuète tombée d'une des mangeoires accrochées sous le porche. Un roselin pourpré voleta sous son nez avant de se percher sur une muscadine qui s'entortillait autour d'un poteau.

Cette femme attirait les animaux sauvages et les âmes perdues. D'âge moyen, elle avait les cheveux bruns, des taches de rousseur et des joues rebondies. Affectueuse et obstinée, cette matriarche était célèbre pour sa cuisine et sa manière de diriger ses protégés, moi y compris. Elle était déterminée à me garder en vie.

— Tu entres ou tu veux que ton postérieur de yankee goûte à ma baguette en noyer blanc ? m'interpella Molly.

— Je médite, répondis-je. Banger et moi nous penchons sur la signification de l'existence. Pour l'instant, cela se résume à donner des coups de tête dans ce qui ne nous plaît pas.

— Épargne-moi ta mauvaise humeur. Viens, tu vas rater Cathy à la télévision ! Elle donne une conférence de presse pour Perfection, sa maison de cosmétiques. Ils vont l'interviewer, en chair et en os !

À l'évidence, Molly croyait que mon âme blasée se satisferait d'entrevoir sa cousine de star. Et à chaque fois, je me retenais de lui avouer le fond de ma pensée : je mourais d'envie que Cathryn Deen me donne une érection ainsi que le titre de propriété de la ferme abandonnée de sa grand-mère.

— Si j'entre, tu m'offriras un muffin ?

— Amène-toi ! Maintenant !

Elle me montra du doigt les doubles portes et la petite pancarte qui annonçait : *Le Crossroads Café : à manger et bien davantage.*

— Tu ne veux pas que je te chante une chanson aussi ! Tu as vu ces 4 × 4 et ces camionnettes garés sur le parking ? Ils viennent d'Asheville pour une réunion de famille et j'ai besoin d'un serveur au restaurant.

Je levai le pouce. Elle retourna à l'intérieur.

— Ne m'attends pas, mon cœur, annonçai-je à Banger qui mâchonnait mon mégot de cigare usagé.

Lentement, je me dirigeai vers le café, déjà fatigué d'être debout et sobre. J'entrerais et je fixerais Cathryn Deen, l'incarnation de la beauté.

Je n'étais pas homme à dire non à un petit fantasma.

Cathy
Beverly Hills, Californie

Le Visage de la Perfection annonçaient les posters placardés aux quatre coins de mon appartement avec terrasse de l'hôtel Four Seasons, sous un gros plan de mon visage, façon film noir. J'adorais cette photo. Classique. Innocente. Provocante. Une Grace Kelly brune du XXI^e siècle. *Une beauté intemporelle. L'excellence éternelle. Incarnée par l'actrice Cathryn Deen. Parce que toutes les femmes peuvent être parfaites.*

Oui. Comme moi. Idéales.

Parfois, ce battage publicitaire me faisait rougir. Du moins en apparence. Une reine de beauté du Sud est habituée depuis sa naissance à se dénigrer avec charme, afin que les gens lui laissent le bénéfice du doute et ne l'étranglent pas à chaque fois qu'elle accapare l'attention. Une humilité feinte ? Complètement. Quoi de plus pratique durant les interviews et les séances de dédicace ? Nous autres, stars du cinéma ultra glamour, nous sommes des personnes banales, vous savez. Nous ne nous considérons pas comme des êtres à part et supérieurs.

Sincèrement.

Je l'avoue : j'étais une fille prétentieuse, choyée, fausement modeste et bien trop imbue d'elle-même pour être appréciée. Mais qu'une chose soit claire : j'étais la plus belle femme du monde. *People*, *Vanity Fair* l'affirmaient. Ainsi que *Rolling Stone* et *Esquire*, ces revues machistes, cyniques et obsédées par le sexe.

Admirée et dorlotée depuis mon plus jeune âge, je babillais adorablement à chaque fois que mon père m'emmenait dans les salles de bal et de conférence les plus prisées d'Atlanta. Il était si fier de pousser mon landau de designer vert émeraude, assorti à la couleur de mes yeux. Tout le monde m'aimait. Les chiffres du box-office le prouvaient. Je devais recevoir 25 millions de dollars pour mon prochain film, un remake de *Géant* où je reprenais le rôle d'Elizabeth Taylor, Orlando Bloom celui de James Dean et Hugh Jackman celui de Rock Hudson.

Je suis la nouvelle Liz Taylor, pensais-je, heureuse face à un immense miroir éclairé, pendant que mes stylistes personnels s'affairaient autour de moi, comme si j'étais une poupée Barbie grandeur nature.

Prenez ça, Julia, Angelina, Jennifer, Reese... Vous rêvez d'un pareil salaire, hein ?

— Grâce à nous, les filles de quinze ans en paraissent vingt-cinq et les femmes de trente-cinq aussi, déclara Judi, ma coiffeuse, tandis qu'elle ébouriffait une longue mèche de ma crinière noir moka. Pour que notre culture pornographique veuille nous baiser.

— Notre culture pornographique ? répétau-je avec un sourire. C'est dans la nature humaine que les filles flirtent et que les garçons apprécient.

— Ce n'est pas dans ma nature, mon chou, gloussa Randy, mon maquilleur. Mais si un garçon veut flirter avec moi, là c'est différent.

Il m'effleurait le front avec un pinceau doux. Sa main brune aurait pu appartenir à un artiste. Un nuage de poudre libre ivoire flotta devant nous. Randy agita son pinceau dans la direction de Judi.

— Personnellement, cela ne me fait rien d'avoir l'air licencieux. Ou plus jeune.

— Tu es un mec, grommela Judi. Ce n'est pas pareil pour toi. Les hommes sont encore désirables, même quand ils se sont transformés en gros pruneaux ridés avec un pénis. Quand tu seras une vieille folle décatie, tu seras toujours dans la course.

— J'espère bien !

— La culture pornographique ? renchérit Luce, mon habilleuse. Laissez-moi vous parler de l'époque où je m'occupais des tenues d'un producteur de X. Que des corsets en cuir et des talons hauts. Réservés au bétail sur le plateau, bien entendu.

Avec un mugissement, elle passa une robe en soie argentée par-dessus mon Wonderbra lui aussi argenté. Je glissai les bras dans les bretelles en dentelle puis Luce lissa le corsage sur mes seins tout en les fixant avec attention. *Vérification des tétons*, avions-nous surnommé cette opération.

— Téton qui pointe à gauche, chef !

Je hochai la tête. Même mes nichons étaient fiers d'eux.

— Apportez les pansements. Nous ne voulons pas que les journalistes aient les yeux rivés sur mes pare-chocs, alors qu'ils sont censés écouter mon brillant discours sur mon nouvel empire cosmétique.

Randy claqua la langue.

— Chérie, même si tu mettais une burka et t'aspergeais de musc de chameau, les hommes continueraient à fixer tes seins !

— Du musc de chameau ? Je l'ajouterais bien à ma ligne de parfums... Judi, je n'ai que trente-deux ans. Combien ça fait en années de chameau ? Il me reste combien de temps avant que les chameaux arrêtent de me siffler dans la rue ? La culture pornographique inclut-elle les chameaux ?

— Oh ! Tu m'as comprise, poursuivit Judi. Les femmes sont des objets sexuels. Malgré des décennies de féminisme, cela n'a pas changé. Si tu n'es pas jeune et bonne, tu n'as aucune valeur.

— J'ai l'intention d'être sexy jusqu'à quatre-vingt-dix ans, marmonna Luce. Tant qu'il y aura du lubrifiant et de la vodka, je coucherai.

J'éclatai de rire. Le sex-appeal est un autre cadeau béni de la vie et j'en avais reçu plus que tous les habitants de cette planète. Je ne pouvais pas m'imaginer autrement que belle. Prétentieuse, moi ? Non...

Mes assistants – à la manière des vieux Américains du Sud, je les considérais un peu comme des domestiques m'appartenant corps et âme –, mes assistants, donc, m'aimaient toujours. Papa et mes autres tantes du Sud – des doyennes de la haute société d'Atlanta qui ne jouaient au golf que dans leur country club – m'avaient enseigné l'art d'être une maîtresse de plantation du Nouveau Sud gentille et généreuse. Je dévisageai Judi sous une

mèche de mes cheveux qu'elle tenait comme une corde en chocolat luisant.

— Judi, cette conversation serait-elle en train de déra- per vers ta théorie des sorcières contre les ingénieurs ?

— C'est un nouveau programme de télé-réalité sur la Fox ? demanda Randy.

Luce s'étrangla de rire. Judi, elle, se renfrogna.

— Rigole si tu veux. Mais il y a des cons qui affirment que les femmes sont des sorcières – je parle de vraies païennes, pas de salopes – et que les hommes sont des ingénieurs. Les femmes représentent l'émotion, le sexe – les arts obscurs. Les hommes représentent la logique et l'intelligence – les sciences progressives. Le seul but de ces femmes est de se reproduire. Leur boulot consiste à rester désirable jusqu'à la ménopause. Ensuite, elles disparaissent de la circulation.

— Pas moi, m'écriai-je. Je refuse de m'effacer. Et je refuse de vieillir. J'arrête mon horloge biologique... Maintenant ! (Je claquai des doigts.) Voilà, c'est fait. Je ne vieillis plus. Jamais ma peau ne se ridera, ne s'affaîssera, ne se couvrira de taches brunes, ne flétrira à cause du soleil. Sans moi les bajoues et les boutons de la ménopause.

Tout le monde sourit. Autour de moi, leurs visages m'entouraient comme les pétales d'une fleur.

— Chérie... soupira Judi. Jamais tu ne seras laide. Je ne peux pas me l'imaginer. Tu ne seras jamais une simple mortelle comme nous.